

3 décembre 2021

## L'esprit de l'École de Montpellier

**Thierry LAVABRE-BERTRAND**

Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier

Directeur du Jardin des Plantes

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Nota. Pour retrouver les autres conférences de ce colloque : dans la page d'accueil (<https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>) cliquer sur "Rechercher un document" et dans la fenêtre qui s'affiche, entrez le mot-clé : COLL2021

---

### MOTS-CLÉS

COLL2021, École de médecine de Montpellier, Histoire de la médecine, Vitalisme, Hippocratism, Montpellier.

### RÉSUMÉ

Fondée le 17 août 1220, l'université de médecine de Montpellier a la particularité d'être au départ purement médicale, et donc pôle d'attraction pour de nombreuses disciplines. Clinique, chirurgie, anatomie et sciences morphologiques, botanique et sciences naturalistes, physiologie (avec une approche globale marquée par le vitalisme), chimie et physique, histoire et philosophie s'y intègrent naturellement. Ceci débouche sur la constitution d'un patrimoine matériel unique, tant bâtiments que collections ou Jardin des plantes, et sur une conception très transversale de la médecine, faite d'attachement au réel, de structuration du savoir par des lois logiques, et d'ouverture vers l'ensemble des connaissances liées à l'Homme. Très liée à Hippocrate, la spécificité bien réelle de l'esprit de l'École garde des potentialités évidentes pour la médecine de demain.

---

### KEYWORDS

COLL2021, School of medicine of Montpellier, History of medicine, Vitalism, Hippocratism, Montpellier.

### ABSTRACT

Founded on August 17th, 1220, the university of medicine of Montpellier is at the beginning purely medical, this leading it to attract numerous disciplines. Clinics, surgery, anatomy and morphological sciences, botany and natural sciences, physiology (with a global vitalist approach), chemistry and physics, history and philosophy fit in the School naturally. This leads to the constitution of a unique material patrimony, including buildings, collections and the botanic garden and to a clearly transversal conception of medicine, made of closeness to real, structuring of science by logical laws and opening to all the knowledges related to Man. Strongly linked to Hippocrates, the truly specific spirit of the School retains an obvious potential for tomorrow's medicine.

---

Le 17 août 1220, le cardinal Conrad d'Urach, légat envoyé par le pape Honorius III en Languedoc pour réprimer l'hérésie albigeoise promulguait les Statuts de l'*Universitas medicorum montipessulani*. La médecine montpelliéraine était ainsi la première au monde à accéder en elle-même à la dignité universitaire, au sens qui était en train de se concrétiser dans la chrétienté et qui va devenir le modèle de l'université contemporaine : une communauté d'enseignants et d'étudiants reconnue par l'autorité, dotée d'un monopole d'enseignement et de collation des diplômes et qui s'administre librement sous la tutelle de l'Église alors, de l'État aujourd'hui.<sup>1</sup>

Cette université est d'emblée purement médicale et va le rester jusqu'à la Révolution. Elle subira ensuite les aléas de l'histoire : École de santé puis de médecine, Faculté de médecine maintenant composante de l'Université de Montpellier, elle n'aura pas interrompu un seul instant son activité en huit cents ans. Ce caractère uniquement médical qui lui est imprimé à ses débuts lui donne un poids suffisant pour attirer à elle toutes les disciplines qui de près ou de loin ont trait à la *Science de l'Homme*, comme dira Barthez. Ceci va se traduire au fil des siècles par la constitution d'un patrimoine unique, scientifique, matériel mais aussi spirituel qui lui donne un cachet et un rayonnement singuliers.

C'est à décrire cet esprit qu'il faut ici s'attacher. Cela revient à comprendre les différentes étapes de l'histoire de l'École au long de ces huit siècles, le patrimoine matériel qui les concrétise et le patrimoine spirituel que ce dernier incarne.

## I. Une persévérance de huit siècles

L'université de médecine de Montpellier est délibérément voulue au départ comme purement médicale. Il y avait pourtant dans la ville un enseignement juridique de haut niveau, au moins aussi ancien que celui de la médecine. Mais les papes se méfient des juristes, car l'empereur se sert du droit romain pour les contrer. Honorius III vient d'ailleurs d'interdire l'enseignement du droit civil à Paris, en 1219, et les Parisiens devront pendant plusieurs siècles aller apprendre le droit à Orléans ! Ce caractère monothématique aurait pu s'avérer un cul-de-sac, surtout lorsque les médecins refuseront, en 1289, toute fusion universitaire, lorsque le pape Nicolas IV décidera, par la bulle *Quia sapientia* de rassembler tous les enseignements présents à Montpellier en un unique *Studium generale*. Il s'avère au contraire un stimulus très fort : dès lors que l'École gagne en renommée, tous ceux qui de près ou de loin pensent avoir affaire à la

---

<sup>1</sup> Sur la fondation de 1220, voir notamment, outre la contribution du Pr. J. Verger dans le présent volume : J. Verger, Les statuts de l'Université de médecine de Montpellier, in : *L'université de médecine de Montpellier et son rayonnement (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols, 2004, p. 13-28 ; J. Verger, *Les universités au Moyen Âge*, Paris, PUF, 1973 ; L. Dulieu, *La médecine à Montpellier*, T. 1, Avignon, Les Presses universelles, 1975 ; Coll : *Les universités de Languedoc au XIII<sup>e</sup> siècle*. Cahiers de Fanjeaux n°5, Toulouse, Privat, 1970 ; A. Mandin & T. Jeanneau, La donation des premiers statuts de la Faculté de médecine de Montpellier (17 août 1220) et son contexte géo-politique, in : *Histoire de l'École médicale de Montpellier*, Paris, CTHS, 1985 ; T. Jeanneau :, *Le contexte socio-historique de la donation des premiers statuts de l'Universitas medicorum de Montpellier (le 17 août 1220)*, Thèse de médecine, Montpellier, 1988 ; F. O. Touati, How is a University born? Montpellier before Montpellier, *CIAN Revista de Historia de las Universidades*, 2018, DOI: <https://doi.org/10.20318/cian.2018.4190> ; T. Lavabre-Bertrand, La fondation de l'université de médecine de Montpellier, 17 août 1220, *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 2020, 51, 33-46 ; T. Lavabre-Bertrand, La fondation de l'université de médecine de Montpellier, 17 août 1220, *Histoire des Sciences médicales*, 2020, 2, 123-136.

*Science de l'Homme* s'y insèrent tout naturellement. C'est dire la richesse de ces apports, comme la transversalité qu'ils permettent<sup>2</sup>.

L'École précise vite, avant le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, son organisation administrative, le programme des études et le schéma des examens qui vont perdurer jusqu'à la Révolution, avec des changements minimes. Ce sera toujours l'évêque de Maguelone (qui prend le titre d'évêque de Montpellier en 1536), ou son représentant, qui signe le diplôme de licence. Il n'y a pas au départ de local spécifique, l'enseignement se faisant au domicile du maître, au lit du malade, ou au sein de collèges fondés par des bienfaiteurs, le Collège de Mende et celui de Girone.

Les actes ont lieu dans les églises ou encore à la Salle-l'Évêque, résidence montpelliéraine de l'évêque de Maguelone (Fig. 1). Ce n'est qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle que l'université de médecine acquerra des murs en propre, situés sur l'emplacement de l'actuelle Panacée, voisine de l'église Saint Matthieu.



Fig. 1. Un acte de licence au XIII<sup>e</sup> siècle, par Privat.

C'est aussi l'époque de la seule modification institutionnelle notable jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : la fondation des « régences » par Charles VIII et Louis XII, c'est-à-dire le recrutement de professeurs royaux payés sur les fonds publics. Ils sont quatre au départ, chargés de se partager l'enseignement de la médecine. Suivront des régences spécialisées, anatomie et démonstration des simples en 1593 (pour Richer de Belleval, couplée à l'Intendance du Jardin des plantes), chirurgie et pharmacie (vouée à préserver la tutelle universitaire sur la formation des chirurgiens et apothicaires, en 1597), chimie (1676) et enfin médecine des pauvres (1707). La place des simples docteurs s'amenuise parallèlement pour disparaître avec la création de cette huitième chaire. La Révolution va bien sûr bouleverser tout cela, avec la suppression des universités en 1793 (l'enseignement continuant de façon semi-clandestine à Montpellier avec la bénédiction des autorités locales), la création des Écoles de santé en frimaire an III (décembre 1794), au départ militaires puis civiles, prenant le nom d'Écoles de médecine en 1801 pour être intégrées dans l'Université impériale, en 1808, sous le nom de Faculté de médecine. La faculté de médecine de Montpellier est insérée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans une « université de Montpellier » sous l'autorité du recteur, entité ne jouissant pas d'une

<sup>2</sup> Sur l'évolution générale de l'École au cours des siècles, et une prosopographie, voir notamment L. Dulieu, *La médecine à Montpellier*, 7 tomes en 11 volumes, Avignon, Les Presses universelles (T. 1 à T. 4), et Montpellier, Quick-Print (T. 5 à T. 7).

vraie personnalité juridique avant la création des universités actuelles suite à la loi Faure, en 1968, et les lois subséquentes : université Montpellier I puis actuelle université de Montpellier.

Au-delà de l'organisation, c'est l'enseignement de l'École qui importe. Et tout d'abord le cœur, la **médecine pratique**, ou la **clinique**, comme nous dirions aujourd'hui. On sait peu de choses des maîtres du XIII<sup>e</sup> siècle. Survient un événement majeur : l'installation du Saint-Siège sur les bords du Rhône. Les papes successifs, de Clément V à Grégoire XI ont fréquemment recours à l'expertise des Montpelliérains. Ils enrichissent les privilèges universitaires, appuient de leur autorité les réformes et les programmes que leur soumettent leurs médecins préférés. Ceux-ci enseignent une médecine éclectique, hippocratique certes, mais teintée d'alchimie, d'astrologie et surtout d'un caractère concret très marqué, à travers notamment les Régimes de santé. Comment ne pas citer



Fig. 2. Arnaud de Villeneuve

entre bien d'autres Arnaud de Villeneuve (1240 ?-1311, fig. 2) ou son contemporain Bernard de Gordon avec son *Lilium medicinae* qui sera vite un classique ? Cette médecine, qui conjugue autorité des Anciens, appui d'une théorie prise comme aide mais non comme un absolu et souci de la pratique à portée de tous, va perdurer. On ne saurait tout citer en quelques lignes, juste donner quelques exemples. Évoquer bien sûr Rabelais, qui dès son premier passage à Montpellier commente Hippocrate sur le texte grec qu'il a restitué. Laurent Joubert (1529-1583) associe à de doctes ouvrages un non moins docte *Traité du Ris* (c'est-à-dire du rire ! 1579). François Boissier de Sauvages (1706-1767), clinicien et botaniste, classera les maladies à la manière des plantes dans sa *Nosologia* (1763). Henri Fouquet (1727-1806) sera l'un des

refondateurs de la clinique moderne, comme le soulignera Michel Foucault dans sa *Naissance de la clinique*. Marcel Janbon (1898-1996) restera dans les mémoires comme l'image même de la clinique au sommet de l'art médical, à la fois expérience, connaissance théorique, attention, acuité des sens, raisonnement et intuition. Dans cette veine clinique, il faut souligner la place prise à Montpellier par la pathologie générale. Décrite et bien négligée aujourd'hui, elle y eut pourtant ses heures de gloire. Vue synthétique de la médecine, insistant sur la polyvalence des principes généraux qui s'appliquent aux différentes disciplines, comment ne pas en voir aujourd'hui l'intérêt en tant qu'économie de la mémoire, guide pour la réflexion et source d'hypothèses hardies et fécondes ? Parmi ceux qui la cultivèrent, François-Anselme Jaumes (1804-1868) est aujourd'hui bien oublié. Mais le nom de Joseph Grasset (1849-1918) a davantage survécu : clinicien, neurologue, il voudra finir sa carrière en passant de l'enseignement de la clinique à celui de cette même pathologie générale, où il voyait le couronnement de la médecine, comme veut le montrer son *Traité de physiopathologie clinique* (1910). Et il est juste de rappeler le nom de deux enseignants plus proches de nous : Paul Pagès (1895-1975) et mon maître André Mandin (1928-2012).

La place de la **chirurgie** vient ensuite logiquement et pose plus de questions. Henri de Mondeville en est le premier grand nom (1260 ? -1320), suivi bien sûr de son illustre élève, Gui de Chauliac (1298 ? -1368, fig. 3) dont la *Grande Chirurgie* ou *Guidon* fera

autorité jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Gui ne conçoit la chirurgie que comme une branche de la médecine. Confronté à la Grande peste de 1348, il en décrit le premier les formes cliniques bubonique et pulmonaire.

Après lui, la place de la chirurgie au sein de l'École devient plus problématique. Les chirurgiens se séparent en une profession qui a son propre cursus et sa susceptibilité. Et pourtant la nostalgie demeure : des récents de l'université, Jean Falcon (?-1540), Laurent Joubert (1529-1582) ou François Ranchin (1560-1641) éditent le *Guidon*, le commentent et le complètent ; la demande des étudiants reste forte, malgré un cursus officiel qui ne fait qu'une part misérable à la chirurgie, et une chaire spécifique est créée ... mais qui n'est pas destinée à un enseignement au sein de l'université.

Les mentalités changent peu à peu, et c'est, bien sûr, le nom de François Gigot de Lapeyronie (1678-1747) qui vient à l'esprit. Né et formé à Montpellier mais docteur en médecine de Reims, il obtient de Louis XV la fondation de l'Académie royale de chirurgie en 1731, et l'obligation pour les enseignants de chirurgie de posséder la maîtrise ès-arts, ce qui transforme de fait les écoles chirurgicales en véritables Collèges de chirurgie, avec professeurs stipendiés et chaires officielles. Le legs de Lapeyronie à ses confrères montpelliérains permet l'édification de l'Hôtel Saint-Côme qui servira de lieu d'enseignement jusqu'à la Révolution, laquelle ressoudé définitivement enseignements de la médecine et de la chirurgie. On ne saurait citer les chirurgiens qui vont illustrer l'École par la suite. Un mot peut-être pour évoquer la figure du doyen Etienne-Frédéric Bouisson (1813-1884), chirurgien mais aussi honnête homme d'une vaste culture (la bibliothèque du bureau du Doyen qui fut le sien en atteste), homme politique et bienfaiteur insigne de sa Faculté qui lui doit, entre autres, le domaine de Grammont, et les fonds qui ont permis la création de l'Institut Bouisson-Bertrand et du bâtiment qui l'abrite.

Il faut ensuite logiquement envisager la place de l'**anatomie** et plus généralement des **sciences morphologiques**. Les premières dissections commencent à Montpellier peu de temps après les Écoles italiennes, notamment Padoue. Elles sont au départ espacées, et plus vues comme une démonstration et une confirmation de ce qui se trouve dans les ouvrages au premier chef de Galien qui sont la base indiscutée de l'enseignement, que comme une technique de découverte. La célèbre vignette d'un manuscrit de la *Grande Chirurgie* conservé à la bibliothèque universitaire l'illustre parfaitement : le maître tient dans une main le Livre et dans l'autre une baguette. On sent bien que nous sommes à une époque charnière : confronté au réel, le maître, qui procède au départ du Livre vers le corps, va inverser la direction : il va repenser le livre à la lumière de l'observation.

La dissection sera l'une des passions de la médecine de la Renaissance, et tout particulièrement à Montpellier. Rabelais s'y livrera, sous l'impulsion de son ami et mentor Rondelet (1507-1566, fig. 4), lequel fera édifier dans la cour de l'École un premier amphithéâtre d'anatomie et poussera sa passion jusqu'à autopsier ses proches !



Fig. 3. Gui de Chauliac

<sup>3</sup> Sur Gui de Chauliac, voir notamment les Actes du *Colloque international Gui de Chauliac*, Montpellier, 4-5 juin 2021, B. Bakouche, E. Berriot-Salvadore, D. Le Blévec (éds), à paraître, et sur la chirurgie en général, L. Dulieu, *La chirurgie à Montpellier de ses origines au début du XIX<sup>e</sup> siècle*, Avignon, Les Presses universelles, 1975.

Comment oublier par la suite les noms de Jean Pecquet (1622-1674) ou de Raymond Vieussens (1641-1715) qui vont donner leur nom à des structures anatomiques bien connues, et on ne saurait citer la pléiade de ceux qui, de façon plus ou moins proche, ont pratiqué assidûment la discipline jusqu'en notre siècle. Rappelons aussi que deux grands titulaires de la chaire d'anatomie de Paris, Henri Rouvière (1876-1952) et André Delmas (1910-1999) avaient commencé leur cursus à Montpellier jusqu'à l'agrégation.



Fig. 4. Guillaume Rondelet

L'anatomie débouche, du fait de nouveaux moyens d'investigation, sur la notion de sciences morphologiques : les techniques microscopiques permettent d'abord l'essor de l'histologie, qui garde des liens étroits avec l'embryologie. On ne saurait oublier le nom du premier titulaire de la chaire d'Histologie, Louis Vialleton (1859-1929), principalement connu comme critique de Darwin, mais qui donnera surtout ses lettres de noblesse au concept scientifique de Morphologie. L'apparition des rayons X en décembre 1895 implante la radiologie à Montpellier trois mois plus tard. On sait l'essor et la place éminente qu'y tiendra l'imagerie médicale par la suite. Anatomie,

histologie, embryologie, anatomie pathologique et imagerie médicale y ont de fait entretenu des rapports très étroits et singulièrement féconds.

Citer la Morphologie amène immédiatement à parler de botanique et plus largement de sciences naturalistes, qui vinrent aussi logiquement s'insérer dans l'institution médicale montpelliéraine.

On ne peut concevoir dès l'Antiquité la médecine sans connaissance des « simples » et celle-ci s'implante logiquement à Montpellier. La passion naturaliste s'empare de Rondelet au-delà de ce qui a été vu pour l'anatomie. Il est aussi zoologiste et son *Histoire des poissons* fera date. Il crée aussi un *hortulus* dans l'enceinte de l'École pour que les plantes utiles soient à la disposition des étudiants. Mais, le fait majeur va bien sûr être la fondation du Jardin des plantes par Henri IV en décembre 1593 à l'instigation de Pierre Richer de Belleval (1555 ?-1632) qui en devient le premier intendant comme le premier titulaire de la chaire d'anatomie et démonstration des simples. Pédagogue dans l'âme, Richer invente une présentation des plantes en banquettes, et ouvre son jardin aux étudiants certes, mais aussi au grand public. Son logement, l'Intendance, va côtoyer un auditorium et des salles d'exposition de collections naturalistes. Le jardin va s'étendre, vers le sud au XVII<sup>e</sup> puis au nord au XIX<sup>e</sup> siècles, et restera un lieu majeur d'enseignement mais aussi de recherche, haut lieu de l'histoire de la botanique mondiale. Les plus actifs sont des enseignants de clinique, Pierre Magnol (1638-1715) qui crée le concept fondamental de familles de plantes, Boissier de Sauvages (1706-1767), correspondant de Linné et l'un des premiers à classer les maladies à la manière des botanistes.

Après la Révolution, le sens s'inverse : ce sont d'éminents botanistes qui sont aussi professeurs de la Faculté de médecine. Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841, fig. 5), l'un des plus grands méditera ici sa *Théorie élémentaire de la botanique* (1813) l'un des parfaits classiques de la discipline. Après Delile et Martins, Jules-Émile Planchon (1823-1888) s'intéressera au phylloxéra avec le bonheur que l'on sait et contribuera à sauver la viticulture méridionale. Hervé Harant (1901-1986) sera avec son élève Daniel Jarry l'un des derniers vrais médecins naturalistes, rattachés à la parasitologie par

proximité, mais débordant largement le champ de cette discipline. On voit l'union qui persiste au long des siècles entre médecine et botanique, qui ne fut ici conçue que comme l'une des branches de la médecine, puisque traitant de l'Homme dans son milieu.

L'évolution des idées amène la **Physique** et la **Chimie** à prendre place certaine dans le savoir médical. Arnaud de Villeneuve avait montré l'intérêt de la distillation. La chimie se voit attribuer une chaire en 1676...pour faire pièce aux parfumeurs. Ses premiers titulaires n'ont guère marqué. Mais d'autres s'intéresseront à la discipline. Gabriel Venel (1723-1775) s'y illustrera, alors qu'il occupe une des quatre chaires historiques de clinique. Collaborateur prolifique de l'*Encyclopédie*, il analyse toutes les eaux minérales du royaume. Et que dire, un siècle plus tard, d'Antoine Béchamp (1816-1908), qui découvre les arsénobenzols, premiers agents actifs dans la maladie du sommeil, mais surtout connu pour sa *théorie des microzymas* et ses polémiques avec Pasteur, alors qu'il avait démontré parallèlement à celui-ci l'inanité de la théorie des générations spontanées. Ses faiblesses expérimentales ne doivent pas faire oublier la place qu'on devrait lui reconnaître en ce qu'il fut l'un des créateurs du concept d'enzyme (« ferment soluble ») et le défenseur acharné de la nécessité de structures morphologiquement identifiables (« ferment insoluble ») pour qu'il y ait vie. Quant à la physique, Armand Imbert (1850-1922) et Henri-Jules Bertin-Sans (1862-1952), en comprenant d'emblée l'importance des rayons X, vont lancer la grande aventure radiologique montpelliéraine.



Fig. 5. A. P. de Candolle

Vient le tour de la **physiologie**. La science hippocratique s'appuyait sur la théorie des humeurs pour comprendre le fonctionnement du corps et l'origine des maladies. La physiologie expérimentale prend son essor au XVII<sup>e</sup> siècle, avec Harvey et sa démonstration de la grande circulation. Celle-ci est vite adoptée à Montpellier, alors que Gui Patin, oracle de l'École parisienne et modèle du Diafoirus du *Malade imaginaire*, la combat vigoureusement. À la suite du cartésianisme et de sa théorie de l'animal-machine, les controverses physiologiques prennent un tour très doctrinal au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est là que l'université montpelliéraine va s'illustrer avec le vitalisme. Voie moyenne entre ceux qui soutiennent la réductibilité de tous les phénomènes vivants à la physique ou à la chimie et ceux qui y voient un phénomène métaphysique guidé par l'âme, le vitalisme affirme simultanément la spécificité des phénomènes vitaux et la possibilité de les étudier selon la méthode scientifique<sup>4</sup>. Il préfigure le concept de biologie, qui n'apparaît qu'en 1802 sous la plume de Lamarck.

<sup>4</sup> Sur le vitalisme voir notamment : J. Roger. *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Colin, 1963 ; F. Duchesneau, *La physiologie des Lumières. Empirisme, modèles et théories*, La Haye, Martinus Nijhoff 1982 ; T. Lavabre-Bertrand, *La Philosophie médicale de l'École de Montpellier au XIX<sup>e</sup> siècle*. Thèse de l'École Pratique des Hautes Études, IV<sup>e</sup> section, Paris, 1993 ; R. Rey, *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000 ; E. A. Williams, *A cultural history of medical vitalism in enlightenment Montpellier*, Ashgate, Farnham, 2003 ; T. Lavabre-Bertrand, « Le vitalisme de l'École de Montpellier », in : *Repenser le vitalisme*, P. Nouvel (éd), Paris, PUF, 2011, p. 57-71 ; Charles Wolfe, *La philosophie de la biologie avant la biologie : une histoire du vitalisme*, Paris, Garnier, 2019. Différents aspects de la pensée montpelliéraine au XIX<sup>e</sup> siècle sont développés dans T. Lavabre-Bertrand, *La*



Fig.6. P.J. Barthez

Plus encore qu'à Théophile de Bordeu (1722-1776) formé à Montpellier mais dont la carrière se déroule principalement à Paris, c'est bien sûr le nom de Paul-Joseph Barthez (1734-1806, fig. 6) qui s'impose comme principal théoricien du vitalisme montpelliérain, notamment par ses *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme*. En l'état de la science contemporaine, il ne peut que constater l'insuffisance d'une explication mécanique ou chimique du vivant. Or, scientifiquement, tout phénomène a une cause : il postule donc l'existence d'une cause unique aux phénomènes vitaux, le *Principe vital*. Il ne peut rien dire de sa nature, mais montre que le simple fait d'en admettre l'existence permet de clarifier les faits et d'ouvrir des pistes nouvelles : par exemple, sa description de la thermorégulation en termes d'autorégulation débouche logiquement sur

l'émergence d'un concept physiologique majeur au siècle suivant, celui de réflexe<sup>5</sup>.

L'École montpelliéraine va se raccrocher au vitalisme barthézien tout au long du XIX<sup>me</sup> siècle, sous l'égide notamment de son principal élève et continuateur, Jacques Lordat (1773-1870). On a longtemps vu en lui celui qui a enfermé Montpellier dans une direction stérile au temps où à Paris se faisaient des découvertes majeures. Mais sa défense obstinée d'une conception ternaire de l'Homme corps/ force vitale /esprit est, on s'en rend compte aujourd'hui, indiscutablement féconde en maintenant les liens de la médecine avec tous les domaines de savoir et d'art (c'est lui qui accueille les dessins de la collection Atger à la faculté) et ouvrant des perspectives nouvelles : on le reconnaît de nos jours comme un des fondateurs de l'aphasiologie et de la neuropsychologie cognitive, du fait justement de son regard vitaliste<sup>6</sup>. Au demeurant, la physiologie vitaliste n'est pas l'ennemie de la physiologie expérimentale qui est en train de triompher à Paris : Pierre Flourens (1794-1867), natif de Maureilhan, est docteur de Montpellier, élève de de Candolle et de Lordat avant de monter à Paris faire la carrière de neurophysiologiste que l'on sait.

La physiologie vitaliste est une vraie physiologie, mais qui se veut globale, à l'inverse de la physiologie expérimentale qui règne à Paris. Cette physiologie expérimentale va donner cependant à Montpellier des titres de gloire indiscutables à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Emmanuel Hédon (1863-1933, fig. 7) pionnier de l'étude physiologique du diabète, démontrant le rôle endocrine du pancréas, frôlant la découverte de l'insuline et mettant au point durant la Première Guerre mondiale, avec le chirurgien Émile Jeanbrau (1873-1950), la transfusion sanguine moderne avec l'usage du sang citraté.

---

*Philosophie médicale de l'École de Montpellier au XIX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de l'École Pratique des Hautes Études, *op. cit.*

<sup>5</sup> Voir F. Di Trocchio, *Automa e vita, saggio sulla fisiologia di P.-J. Barthez*, Rome, Studium, 1981.

<sup>6</sup> Voir par exemple : J. L. Nespoulous : Jacques Lordat (1773-1870) de Tournay (Hautes-Pyrénées) à Montpellier : la naissance de la neurophysiologie du langage, *Bull. Acad. Sc. et Lettres de Montpellier*, 2014, 44, 207-217.



C'est un autre physiologiste, Auguste-Louis Loubatières (1912-1977) qui, à la suite des observations cliniques de l'équipe de Marcel Janbon, démontrera et expliquera l'action hypoglycémiante de certains sulfamides, découverte majeure encore largement d'actualité<sup>7</sup>.

Ce n'est qu'avec le temps écoulé que se ressent le besoin d'écrire l'**histoire**. Les médecins montpelliérains vont le faire dans la même perspective unitaire que celle mise en œuvre lorsqu'ils étaient aussi botanistes, et parallèle à celle traditionnelle chez les juristes : une science certes pleinement historique mais aussi pleinement médicale, l'histoire éclairant la médecine et l'aidant à prendre totale possession d'elle-même, la médecine éclairant en retour les problèmes historiques sans mépriser la collaboration avec les historiens purs. Il en va de même de la **philosophie**, qui complète l'histoire et fait l'objet de travaux de nombre de maîtres et notamment Lordat ou Grasset. Là encore, celle-ci se coule dans le corpus intellectuel montpelliérain.

On a vu Falcon, Joubert et Ranchin faire revivre Gui de Chauviac. C'était encore œuvre parcellaire. Jean Astruc (1684-1756) ouvre de plus larges perspectives avec ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier* (1767). La plupart des auteurs du siècle suivant vont y aller de telle notice générale ou nécrologique, de telle monographie qui leur tient à cœur, de telle histoire de sa discipline, générale ou montpelliéraine. Ce travail se construit en tandem avec des érudits, souvent locaux, dont les ouvrages font encore autorité, tels Alexandre Germain (1809-1887) ou Louise Guiraud (1860-1918). Mais, c'est bien sûr la grande figure du médecin-général Louis Dulieu (1917-2003) qu'il faut évoquer au siècle suivant. Son *Histoire de la médecine à Montpellier* (7 tomes en 11 volumes), complétée d'ouvrages consacrés à l'histoire de la chirurgie, de la pharmacie et de la faculté des sciences, la rédaction de plusieurs monographies et biographies, la direction d'ouvrages collectifs ou la participation à diverses encyclopédies, la création et la direction de la revue *Monspeliensis Hippocrates*, un nombre incalculable d'articles, sa participation aux instances nationales et internationales d'histoire de la médecine ont définitivement donné à l'historiographie médicale montpelliéraine une place internationale. Il ne saurait être question ici, même en se limitant aux disparus, de citer tous ceux qui ont fait œuvre d'historien en tant que médecins<sup>8</sup>. L'intérêt pour le passé de l'École et sa place dans l'histoire des idées et des sciences augmente significativement de nos jours, et de façon internationale, s'éloignant d'une vision trop linéaire du simple progrès des connaissances, revisitant les dogmes, explorant tous les recoins, toutes les accointances de la médecine montpelliéraine avec l'évolution du monde.



Fig. 7. Emmanuel Hédon, son fils Louis et le chien dépancréaté Zygomar, aquarelle de Lelée.

<sup>7</sup> Sur l'histoire du diabète à Montpellier et notamment Loubatières, voir : T. Lavabre-Bertrand, J. L. Faillie. The discovery of hypoglycaemic sulphonamides - Montpellier, 1942. *Thérapie*, 2021, 76, 559-566.

<sup>8</sup> Il convient cependant de citer l'ouvrage tout récent de J. P. Dedet : *900 ans d'enseignement de la Médecine à Montpellier, la plus ancienne École de médecine du Monde occidental*, Montpellier, Sauramps médical, 2020.

Mais la médecine montpelliéraine s'est toujours pensée globale. Elle ne peut séparer réalité matérielle, œuvre scientifique et prolongement dans une vision ouverte de l'Homme. Elle réplique dans son être même la trilogie corps/âme/esprit en un patrimoine unique indissolublement matériel, scientifique et spirituel.

## II. Un patrimoine matériel, scientifique et spirituel unique

La marque tangible de huit cents ans d'histoire se perçoit en premier lieu dans un patrimoine matériel, accumulé, préservé et constamment enrichi. Ses éléments en sont bien connus, mais il n'est pas inutile de les passer en revue pour en marquer la place<sup>9</sup>.

On a vu que le patrimoine matériel ne fut que secondairement représenté par des bâtiments : un local propre ne fut acquis qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, et les collèges médicaux de Mende et de Girone n'étaient que des fondations définies par l'origine géographique des pensionnaires. Il n'en est d'ailleurs rien demeuré de concret après la Révolution, si ce n'est une plaque apposée bien plus tard.

Le premier monument matériel, c'est le texte même des Statuts en trois exemplaires, qui, nous dit le texte, devaient être faits pour l'évêque, le prieur de St Firmin et le chancelier de l'université, à partir desquels des copies authentiques pourraient être faites. Il ne nous reste que sept copies dont deux à la bibliothèque de médecine semblant dater de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Le cartulaire de l'Université de Montpellier, publié en 1890, les reprend ainsi que les autres textes officiels des décennies suivantes<sup>10</sup>.

Du bâtiment qui va abriter l'université de la fin du XV<sup>e</sup> siècle à la Révolution, il ne reste guère rien d'original, et le bâtiment actuel de la Panacée a été tellement remanié et reconstruit qu'il ne subsiste rien de la modeste bâtisse pompeusement nommée Collège royal. Les quasi-seuls vestiges ne se retrouvent que dans le Bâtiment historique actuel : les portraits de l'Ancien Régime dans le vestiaire des professeurs ou la salle du Conseil, les plaques mémorielles insérées dans un couloir, des vestiges antiques telle la chaise du *Theatrum anatomicum* ou les plaques enchâssées dans l'escalier de Charancy qui monte à la bibliothèque.

Ce Bâtiment historique est bien le cœur du patrimoine matériel de l'École. Il ne lui était pourtant pas originellement destiné. Fondé par le pape Urbain V (1310-1370) en tant que collège bénédictin devant accueillir des étudiants en droit et en théologie (le pape avait pensé initialement y héberger aussi des étudiants en médecine, mais comprit vite qu'il valait mieux créer pour eux un collège spécifique, le collège de Mende), les bâtiments du XIV<sup>e</sup> siècle hébergent transitoirement les chanoines de Maguelone transférés à Montpellier, en 1536. Mais le bâtiment souffre beaucoup des guerres de religion et notamment des sièges de 1562 et 1567<sup>11</sup>. Les évêques de Montpellier s'y installent au XVII<sup>e</sup> siècle et en rénovent la plus grande partie. Confisqué comme bien du clergé à la Révolution, on y loge la toute nouvelle École de santé quelques mois après sa

<sup>9</sup> Sur la Bibliothèque, le Musée Atger et le Musée d'anatomie voir notamment : Médecine, art et histoire à Montpellier, *Nunc Monspeliensis Hippocrates*, hors série, Sauramps médical, 2002.

<sup>10</sup> *Cartulaire de l'Université de Montpellier*, Montpellier, Ricard, 1890, T. I.

<sup>11</sup> Voir notamment L. Guiraud, *Les fondations du pape Urbain V à Montpellier, I. Le collège des douze médecins ou collège de Mende (1369-1561)*, Montpellier, J. Martel aîné, 1889 ; *Les fondations du pape Urbain V à Montpellier, II. Le collège Saint-Benoît*, Montpellier, J. Martel aîné, 1890 ; *Les fondations du pape Urbain V à Montpellier, III. Le monastère Saint-Benoît et ses diverses transformations depuis son érection en cathédrale en 1536 : étude archéologique accompagnée d'un plan du monastère au XVI<sup>e</sup> siècle*, Montpellier, J. Martel aîné, 1891.

fondation. Elle y restée depuis. La munificence de Chaptal, pour lors ministre de l'Intérieur, la pourvoit de l'amphithéâtre qui lui manquait (1806).

Ce même Chaptal mandate Gabriel Prunelle (1773-1853), bibliothécaire et professeur de médecine légale pour collecter de nombreux manuscrits et incunables dans les dépôts littéraires où s'entassaient les confiscations révolutionnaires. Prunelle le fait dans un esprit très universaliste, estimant que rien ne doit être étranger à la formation du médecin<sup>12</sup> : manuscrits médicaux bien sûr, mais tout autant littéraires, religieux ou historiques. Se constitue ainsi un fonds unique par sa richesse et sa diversité qui vient compléter les livres des donations Haguenot, Uffroy et Barthez.

Le collectionneur Xavier Atger (1758-1833) donne à la Faculté mille dessins (fig. 8), cinq mille estampes et quatre tableaux, dont le doyen Jacques Lordat soulignera la signification profonde<sup>13</sup> : « il s'agit bien sûr de faire de cette collection un bien accessible aux étudiants comme au public dans un but artistique mais aussi et surtout un outil d'enseignement de la médecine, pour apprendre aux étudiants à observer, et à induire de l'observation la compréhension de ce qui se cache derrière l'apparence, ce qu'il appellera dans son style inimitable « les causes cachées intelligibles ».



Fig. 8 *Le Postillon*, dessin de Fragonard, Musée Atger

La disparition des remparts de la ville dégage l'espace permettant d'étendre les bâtiments sur le boulevard Henri IV où l'on peut installer le musée d'anatomie, en 1851 (fig. 9). Là, même éclectisme, même largeur de conception. Dans une muséographie très

Fig. 9. Vue du Musée d'Anatomie, avec au premier plan *Le Bêcheur*, de Lamy.



XIX<sup>e</sup> siècle sont rassemblés pièces de dissection, reproductions en cire (dont l'inestimable collection Fontana), en plâtre ou en carton, pièces d'anatomie

<sup>12</sup> G. Prunelle, *Des études du médecin, de leurs connexions et de leur méthodologie*, Montpellier, Martel, 1816.

<sup>13</sup> J. Lordat, *Essai sur l'Iconologie médicale ou sur les rapports d'utilité qui existent entre l'art du dessin et l'étude de la médecine*, Montpellier, Picot, 1833.

pathologique, boccas de tératologie, squelettes, spécimens d'anatomie comparée animale et humaine...Le lieu dégage une impression inimitable, qui va bien au-delà d'un simple musée ou conservatoire. La décoration en fait un véritable temple de la médecine montpelliéraine, où pièces, portraits d'illustres et allégories se répondent.

L'inauguration récente d'un nouveau bâtiment universitaire sur le campus nord Arnaud de Villeneuve conçu dans une optique résolument futuriste n'a pas rompu le lien historique. Les deux sites se complètent et sur le bâtiment nouveau dévolu aux techniques les plus innovantes de pédagogie s'impriment partout les références au passé : plafond et moquette des amphithéâtres, images, noms des salles...La rupture est bien moins nette que celle qu'ont vécue professeurs et étudiants lorsqu'ils ont emménagé dans le ci-devant évêché, au printemps 1795 !



Fig. 10. L'Orangerie du Jardin des plantes

En arrivant dans ce qui est depuis devenu le Bâtiment historique, nos prédécesseurs ne se trouvaient plus qu'à quelques mètres du Jardin des plantes, initialement hors les murs<sup>14</sup>. On a évoqué l'extension progressive du Jardin, centré sur la Montagne de Richer et l'Intendance qui vient de revenir dans son giron, évoluant vers le sud, avec la constitution de l'École systématique où s'implante, grâce toujours à Chaptal, l'Orangerie en 1806 (fig. 10), puis vers le nord, permettant la création d'un arboretum puis de la serre Martins et du jardin anglais, pour une superficie totale actuelle d'un peu plus de 4, 5 hectares. Le Jardin est, lui aussi, à l'image des autres éléments du patrimoine architectural : combinant botanique, médecine et pharmacie, histoire, souvenirs littéraires (notamment à travers Gide et Valéry) et méditation au sein d'un temple de la Nature, il a été pensé comme une déclinaison de la Science de l'Homme chère à Barthez qui en fut le dernier intendant avant la Révolution.

Le patrimoine matériel s'est formé au gré des vicissitudes de l'histoire, dans la fidélité à la vision qu'a eue chaque génération du savoir médical de son temps. Il est la traduction d'une science, contingente mais avec des caractères pérennes et c'est bien au patrimoine scientifique montpelliérain qu'il faut maintenant s'intéresser. Il est l'intermédiaire entre patrimoine matériel et patrimoine spirituel.

<sup>14</sup> Sur le Jardin des plantes voir notamment : J. A. Rioux (dir.), *Le Jardin des Plantes de Montpellier, Quatre siècles d'histoire*, Graulhet, Odyssee, 1994 ; H. Palouzié (dir.) *Le jardin des plantes de Montpellier*, coll. Duo, Montpellier, DRAC Occitanie, 2019.

Ce patrimoine scientifique est naturellement fait de découvertes indiscutables et universellement reconnues, bien que parfois sous-estimées : les noms d'Arnaud de Villeneuve, Gui de Chauliac, Pecquet, Vieussens, Hédon ou Loubatières sont attachés à des phases bien identifiées de progrès du savoir. Pleine justice ne leur a cependant pas toujours été rendue, notamment après la période révolutionnaire<sup>15</sup> : car la renommée, surtout en France, est très liée au poids économique et politique. Or Montpellier n'est plus alors qu'une faculté de province, face à Paris qui capte tous les regards.

Mais la valeur des découvertes montpelliéraines se double d'une conception spécifique de la science. On a vu la grande différence qu'il y a dès le départ entre l'université purement médicale de Montpellier et les facultés de médecine qui s'organisent au sein des autres universités. Elle entraîne une dynamique différente : à Montpellier la médecine attire à elle les disciplines qui lui sont potentiellement proches ; ailleurs ces autres disciplines vont au contraire entrer en compétition avec elle et tendre à l'absorber plus ou moins. La médecine montpelliéraine d'emblée soucieuse d'être une médecine pratique, à la suite d'Hippocrate (pensons aux « régimes de santé » chers à Arnaud de Villeneuve), se constitue progressivement en *Science de l'Homme*, dont le caractère de base sera d'être une médecine proche du réel dans sa complexité mais aussi dans son irréductibilité. On reprochera à Barthez de constituer une médecine dans les nuées, alors que pour lui sa démarche est inverse, et Chaptal, chimiste pragmatique s'il en est, le confortera dans cette idée : la réalité interdit que l'on aille dans l'explication du vivant au-delà de ce que l'observation permet. Les approches parcellaires de la science expérimentale du XIX<sup>e</sup> siècle lui sembleront utiles, mais ne sauraient donner le dernier mot d'un vivant qui est un tout et qui doit être conçu comme tel. Les sciences qui s'agrègent progressivement à la médecine construisent donc un savoir très transversal et englobant, qui ne néglige rien de ce qui a trait à l'Homme. De ce fait, il devient logique de voir la pensée montpelliéraine être sensible à une approche probabiliste, et de façon corrélatrice statistique, réfutée par Claude Bernard<sup>16</sup> et qui permet pourtant d'appréhender le global. Voici par exemple ce que Barthez dit à la gloire d'Hippocrate : « Mais ce qui fait le plus d'honneur au génie d'Hippocrate, c'est d'avoir créé la Science de la Médecine-Pratique. Il n'est point de Science qui soit plus digne d'occuper les hommes d'un esprit élevé. En effet elle renferme tous les éléments d'un calcul de Probabilités, qui ne peut être porté à sa perfection dans une infinité de cas difficiles que par les plus grands efforts de l'esprit<sup>17</sup>. »

Si la médecine est une et globale, elle a affaire à un réel complexe. Plutôt que de le simplifier à outrance, le médecin aura à le structurer, et ce, au moins de trois manières. Il peut d'abord profiter pleinement de la formulation de lois générales : on l'a dit, la pathologie générale permet d'aboutir à des lois qui trouvent leur application en des domaines différents. Il peut aussi se servir de l'analogie entre domaines scientifiques distincts : lorsque Boissier de Sauvages fonde la nosologie, il le fait en voulant classer les maladies à la manière des botanistes. Il peut enfin recourir à une modélisation, réductible en schéma logique, qui aide puissamment à la compréhension du réel. Hippocrate pensait la santé comme un équilibre de quatre humeurs, sang, lymphe, bile noire, bile jaune, chacune combinant deux des quatre propriétés élémentaires de la Nature, le froid, le chaud, le sec et l'humide. Cela a pu être traduit en un diagramme très simple.

<sup>15</sup> Voir par exemple pour E. Hédon et A. L. Loubatières : T. Lavabre-Bertrand, J. L. Faillie, *op. cit.*

<sup>16</sup> Voir par exemple : Claude Bernard, *Principes de Médecine expérimentale*, 2<sup>e</sup> éd, Paris, Quadrige-P. U. F., 1987, p. 59-64.

<sup>17</sup> P. J. Barthez, *Discours sur le génie d'Hippocrate*, Montpellier, Tournel, 1801, p. 38.

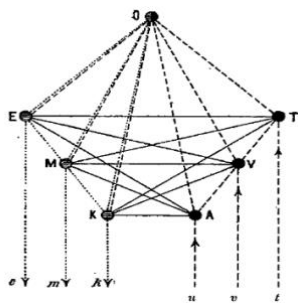


Fig. 11. Le polygone de Grasset, avec le centre psychique supérieur O et les afférences sensibles et efférences motrices.

Bien d'autres modèles seront proposés, tel le « polygone de Grasset » (fig. 11) qui met les centres nerveux en relation géométrique, ce qui permet de raisonner plus précisément sur les troubles corticaux<sup>18</sup>. Ces modèles sont tout relatifs, ils ne sont pas posés comme des absolus mais comme des outils utiles pour simplifier l'analyse et pour comprendre la « mécanique » qui en découle. Le modèle suprême qui peut prétendre, lui, à une permanence au cours des âges, c'est la tripartition corps/ « âme » /esprit qui est au fond celle que proposent Barthez et Lordat, et dont eux-mêmes soulignent le caractère très ancestral dans la culture européenne<sup>19</sup>. On pourrait même dire qu'au-delà de la tripartition on pourrait recourir à l'analogie avec

le dogme chrétien de la Trinité, comprenant trois entités distinctes et pourtant ontologiquement une.

La science médicale, telle que la conçoit Montpellier, est donc bien une interface entre le monde matériel qu'elle aide à comprendre et le domaine des lois logiques, intemporelles qui sont le point de contact avec d'autres savoirs. Elle retient tout du contenu habituel de la science, qu'il s'agisse de la circulation, de la transfusion ou du diabète. Mais l'insertion de ce savoir dans la pensée d'une École pluriséculaire ayant acquis au fil de l'Histoire une transversalité et une globalité nécessaires lui donne une tonalité bien plus profonde.

D'où la dernière caractéristique de la science médicale montpelliéraine, son ouverture. Dans le domaine scientifique elle intègre des sciences proches, botanique, sciences naturelles... Mais elle se doit de reconnaître ses limites, et de dialoguer avec l'art, la littérature, la philosophie ou la religion<sup>20</sup>. Si elle accueille les dessins d'Atger, elle le fait simultanément pour former des médecins complets et maintenir l'intégralité d'une médecine qui est façon d'être au monde, et donc d'être homme au service de l'homme, dans une relation interpersonnelle.

### III. Ce qui ne meurt pas

L'évolution de l'École de Montpellier au long des siècles est construction progressive d'une personnalité, faite d'appareils hasards rencontrant une logique interne, à l'image de la vie elle-même. La structure de l'École répond à celle même de l'objet d'étude qu'elle s'est donné, l'Homme, qu'elle accepte tel qu'en lui-même comme

<sup>18</sup> Voir notamment J. Grasset, *Traité élémentaire de physiopathologie clinique*, T. 3, Paris, Masson, 1912, p. 70 sq.

<sup>19</sup> P. J. Barthez, *Nouveaux éléments de la science de l'Homme*, 2<sup>e</sup> éd. T. 1, Paris, Goujon, 1806, notamment chapitres 2 et 3, ainsi que dans les Notes de fin de volume (paginées à part) p. 55 sqq ; J. Lordat, Accord de la doctrine anthropologique de Montpellier avec ce que demandent les lois, la Morale publique et les Enseignements religieux prescrits par l'État, *Revue Thérapeutique du Midi*, 1851, 2, 737-752, T. Lavabre-Bertrand, La conception ternaire corps/esprit/âme dans la pensée médicale au cours des âges, *Cahiers d'études du religieux. Recherches interdisciplinaires*, 2013, <https://doi.org/10.4000/cerri.1245>.

<sup>20</sup> Voir par exemple J. Grasset, *Les limites de la biologie*, Paris, Félix Alcan, 1903.

corps, âme et esprit. Là, est finalement son patrimoine spirituel, qui se dévoile peu à peu. Il se marque, à la suite de Salerne, dans l'attachement à Hippocrate dont la fonction tutélaire se marque bien par la devise que s'est donnée l'École à la Révolution (fig. 12) : *Olim Cous nunc Monspeliensis Hippocrates*, Hippocrate était autrefois de Cos, il est maintenant de Montpellier. Certes, chaque siècle a eu « son » Hippocrate, mais celui-ci reste la référence constante, hautement revendiquée. Il se marque aussi par Rabelais, et son « science sans conscience n'est que ruine de l'âme »<sup>21</sup>. La phrase mérite exégèse : pour celui qui reste au niveau matériel, il ne peut y avoir de science que dans la conscience qu'il a de son savoir et de ses limites, sauf à ruiner une âme qui n'est qu'intellect.



Fig. 12. Le buste d'Hippocrate et la devise dans la salle des Actes.

Prise dans le sens montpellierain complet, elle vise tout l'Homme, et débouche donc sur une éthique qui n'est pas une simple éthique de la connaissance, au sens de J. Monod<sup>22</sup>. Cet esprit se marque corrélativement dans le refus d'une médecine purement mécaniste, close sur elle-même.

La constitution de l'esprit propre de l'École de Montpellier trouve une sorte d'aboutissement chronologique dans l'œuvre de Grasset, cependant très marqué par la philosophie contemporaine. Le côté doctrinal est ensuite mis en sourdine, rappelé timidement çà et là, parfois plus vivement, par exemple par Paul Pagès. Mais une page n'est-elle pas tournée alors ? Les découvertes du XX<sup>e</sup> siècle se coulent dans le moule commun de la recherche qui leur est contemporaine. Et pourtant, cette aventure pluriséculaire, dans sa cohérence, débouche sur une médecine profondément humaniste, qui est vraiment sa marque de fabrique. Mais celle-ci n'est-elle pas alors devenue obsolète ? La médecine algorithmique que l'on entrevoit ne range-t-elle pas cette approche globale au magasin des curiosités évanouies ? Les arguments ne manquent pas pour parier au contraire sur une grande actualité. Que demandent instamment nos contemporains à la médecine ? D'être extrêmement efficace mais aussi humaine, d'être d'une technicité impeccable mais aussi de parler, d'écouter et d'accompagner.

Les enjeux de la médecine de demain auront sans doute été parfaitement compris par Paul Valéry, dont, pour conclure, il semble opportun de rappeler trois citations. « L'homme moderne a les sens obtus<sup>23</sup> » ; « Le malade de l'avenir est une collection [...] de fiches, de graphiques, de nombres et d'enregistrements divers. Un automate sera le médecin de l'avenir, qui sans aucune pensée, déduira de ces données un classement et un traitement » et ceci, hélas, avec sa collaboration entière car « la valeur du médecin diminue en raison directe des moyens d'investigation que lui donne la technique physico-biologique. Plus en dispose-t-il, plus s'efface-t-il devant eux et renonce-t-il facilement à observer et à réfléchir<sup>24</sup> » ; et enfin cette magnifique définition du soin : « Soigner, donner des soins. C'est aussi une politique. Cela peut être fait avec une rigueur dont la douceur est l'enveloppe essentielle. Une attention exquise à la vie que l'on veille et

<sup>21</sup> F. Rabelais, *Pantagruel*, chapitre VIII.

<sup>22</sup> J. Monod, *Le hasard et la nécessité*, Paris, Seuil, 1970.

<sup>23</sup> P. Valéry, Politique de l'Esprit, in : *Variété, Œuvres*, T. 1, Paris, Gallimard, La Pléiade, p. 1037.

<sup>24</sup> P. Valéry, *Cahiers*, Paris, CNRS, vol 26, 1960, p. 738.

surveillance. Une précision constante. Une sorte d'élégance dans les actes - une présence et une légèreté - une prévision et une sorte de perception très éveillée qui observe les moindres signes. C'est une sorte d'œuvre, de *poème* (et qui n'a jamais été écrit), que la sollicitude intelligente compose<sup>25</sup> ». L'acte de soin est bien relation interpersonnelle, mettant en jeu tout l'être du médecin à la rencontre du malade dans sa globalité propre.

Ce mot de poème ne peut manquer d'évoquer le *Cimetière marin* dont l'épigramme est emblématique, extraite des *Pythiques* de Pindare : Μή, φίλα ψυχά, βίον ἀθάνατον σπεύδε, τὰν δ' ἔμπρακτον ἄντλει μαχανά. Valéry se garde bien de traduire. La plupart lisent : *Ô mon âme chère, n'aspire pas à la vie éternelle, mais épuise le champ du possible*. Une autre traduction se défend, bien plus profonde dans notre contexte : *Ô mon âme chère, ne vise pas la vie éternelle, mais épuise tout ce que ton esprit peut dérouler* : μαχανά n'est autre que la version dorienne de μηχανή, *mèchanè*, qui a donné méc(h)anique et mécanisme... L'esprit du médecin doit s'attacher à déployer toutes ses virtualités, tous ses algorithmes, il ne peut cependant atteindre l'ordre de la vie éternelle. Il ne doit pas cependant s'enfermer en lui-même. Comment ne pas évoquer ici le cénotaphe de Narcissa au Jardin des plantes, devant lequel Valéry conçut le mythe du Narcisse, si puissant chez lui. Il est orné de la devise latine rédigée par Prunelle à la demande de de Candolle : *Placandis Narcissae manibus*, c'est-à-dire *pour apaiser les mânes de Narcissa*. La médecine doit être parfaite en son ordre, loin de tout « narcissisme », dans la continuité amicale avec un autre ordre qui la transcende.

On ne peut que rappeler pour finir ce que le cardinal Conrad disait de la médecine montpelliéraine dans ses Statuts : « Depuis un temps certain la profession de la science médicale a, du fait des titres glorieux de ceux qui la pratiquent à Montpellier, brillé, fleuri et répandu des fruits abondants de santé dans les diverses parties du monde [...] Assurément la parole du sage recommande-t-elle de vénérer cette science, attestant que le Très-Haut ayant créé la médecine à partir de la terre, l'homme avisé ne la repoussera pas. » L'acte posé par Conrad a lancé une aventure qui a été au long de ces huit cents ans d'une singulière fécondité. À nous de poursuivre car, comme nous le rappelle Hippocrate en son premier aphorisme inscrit sur le mur de cette École :

H TEXNH ΜΑΚΡΗ, *l'Art est long*.



<sup>25</sup> P. Valéry, *Mélange politique organo-psychique II*, *Œuvres*, T. 1, Pléiade, p. 322-323.